



AFRIQUE

RÉGIONS AUSTRALES. — LES CAFRES.

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10

N° 1. — Cafre Beschouana, en costume de guerre.
N° 2. — Cafre de la tribu des Ba-souto, en costume de chasse; l'instrument en plume sert à tromper le gibier : on le fiche en terre et on profite de ce qu'il se jette dessus pour l'attaquer.
N° 3. — Cafre Amakosa de Graham's town.
N° 4. — Cafre Beschouana.

N° 5. — Cafre Matabhélé.
Nos 6, 7. — Cafres Amazoulous.
N° 8. — Cafrine Beschouana en grand costume, portant l'ombrelle en plumes d'autruche.
N° 9. — Cafrine Matabhélé.
N° 10. — Cafrine Amakosa, de Viz-River.

Les explorateurs modernes, en traversant l'Afrique australe d'un océan à l'autre, en sillonnant le Zambezi dans tous les sens, en allant du Cap aux terres équatoriales de la Lune où se trouve actuellement le dépôt central de la traite et du commerce d'ivoire; enfin, en s'occupant de tracer géographiquement les contours des grands lacs qui avaient été jadis signalés par des navigateurs Portugais comme de simples marais, et en voyant au passage les peuplades, qui remplissent les régions récemment explorées, ont rencontré partout, en groupes plus ou moins compactes, des tribus de la race cafre. On divise aujourd'hui la Cafrerie, sans compter la colonie anglaise du Cap, en Cafrerie proprement dite, occupant le littoral de l'océan Indien, en pays de Makololo, et en pays des Beschouanas, confinant à la Hottentotie.

Les Amakosas, Amakosinas, Kousas ou Koussas, ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, habitants de la Cafrerie propre, sont regardés comme les représentants les plus complets de cette race, qui selon Lichtenstein, trouverait son origine, chez les Abyssins, en remontant la côte orientale de l'Afrique, à travers les Mozambiquois, les Zanguebarois de même souche. C'est une belle race, dont l'angle facial est très distinct de celui du Nègre aux lèvres lip-pues, au nez épaté, au front déprimé, comme de celui du vorace et paresseux Hottentot. Les Koussas ont le derme d'un gris noirâtre et chaud; il y a des tribus d'un brun plus ou moins prononcé et les ethnologues comprennent parmi les Cafres des Nègres dont la peau va jusqu'au beau noir. On les divise aujourd'hui en quatre grandes peuplades : les Koussas au sud; les Tamboukis au nord et à l'ouest des précédents, le long des rives de l'Om-Bashi et jusqu'à la Karrou; les Mamboukis depuis l'Om-Bashi jusqu'à l'Oumsikalia, et les Amazoulahs ou Zoulous, le long des côtes, entre l'Oumzimrabo et la baie de Delagoa, et dans l'intérieur, depuis les sources de l'Orange jusqu'au Molapo.

Disons rapidement que leurs cheveux sont noirs, laineux, rudes au toucher; qu'il est rare de voir chez eux des barbes bien fournies : qu'ordinairement le menton seul est recouvert de légers flocons; que le poil est rare aussi sur les autres parties du corps : que la taille des hommes est en général de cinq pieds six pouces, atteignant parfois jusqu'à cinq pieds neuf pouces. La tête du Cafre est bien conformée, le frontal et l'occipital formant presque un demi-cercle. Le front est haut, l'os du nez en saillie, à l'assyrienne; les lèvres sont épaisses. Tous les membres sont parfaitement développés et de belle proportion; en général, les pieds et les mains sont petits; les pieds plats et les talons rejetés en arrière sont aussi rares qu'en Europe : la démarche est ferme, assurée, et l'attitude indique la vigueur. Les femmes, sensiblement plus petites, sont aussi bien conformées que les hommes. Les deux sexes ont la peau unie et parfaitement saine. « Il n'y a peut-être pas de peuple au monde, dit Barrow, qui, pris en masse, produise une aussi belle race. » Livingstone lui-même, tout affecté d'une trace de cannibalisme, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Et pourtant, ce sont de beaux hommes! » Ceux-ci sont tous circoncis. Il n'en est pas qui ne soit entaché de fétichisme. Les femmes n'ont jamais été soupçonnées de cannibalisme.

Les deux sexes montrent beaucoup de goût pour la parure, car en s'occupant des indigènes de l'Afrique australe, il n'est guère question que de cette partie du costume. Le climat équatorial n'exige pas beaucoup de vêtements et

la pudeur y est à peu près inconnue. Pour les hommes comme pour les femmes, le tatouage est la base de la parure et l'onction du corps entier est celle de la toilette.

Le tatouage semble avoir quelque chose d'héraldique. Les gens du pays, selon Livingstone, disent sans hésitation à quelle tribu ou portion de tribu il appartient. Les Makoas ou Makoanès se reconnaissent à la demi-lune qu'ils portent sur le front ou ailleurs. Les Mâunyanyas, de la tribu supérieure des Etchéhouas, ont un tatouage tout différent des autres; chaque famille varie. Les femmes sont surtout tatouées à profusion: au front, aux tempes, dans le dos, au milieu de la poitrine, aux bras, ainsi qu'à la partie postérieure du corps; les lèvres elles-mêmes ont leur dessin finement élaboré: ce sont en général des raies parallèles, à égale distance les unes des autres, droites ou ondulées, qui sont tracées à l'aiguille; mais il est des femmes qui sur la figure même, pour obtenir des lignes doubles et saillantes d'un demi-pouce de longueur, endurent que le charbon soit introduit dans une incision plus profonde que celle de l'aiguille, faite au bistouri, et que les chairs soient pressées de manière à obtenir une cicatrice en relief. Les jeunes filles ont parfois les deux bras couverts de lignes en relief se croisant en losange, obtenues par ce procédé; on juge de ce que doit leur coûter de douleurs une semblable parure. Un vieux chef du village de Mikisaungé, signalé par Cameron, poudré de rouge, de jaune et de blanc, avait sur les tempes des cicatrices en relief qui sont, dit-il, les marques de la tribu.

Chez tous les peuples peu vêtus et exposés aux ardeurs du soleil, c'est une nécessité hygiénique d'employer des onguents gras, oignant non seulement la tête, mais le corps tout entier, pour être protégé contre les rayons solaires. Les Africains, comme les anciens Égyptiens, et même les Grecs et les Romains, faisant grand usage de pommades et d'huiles, ont tiré de cette nécessité un élément de coquetterie. Le comble de l'élégance pour une femme n'est pas seulement d'être graissée avec une couche fraîche de l'huile parfumée de *mpafou* mais d'en être luisante. Il en est de même pour les hommes. Avant l'onction à l'huile, les Koussas ont l'habitude de se barbouiller le visage et tout le corps d'une couleur rouge détrempée dans l'eau, à laquelle les femmes mêlent le suc de quelque plante odoriférante; c'est après le séchage de cette première détrempe que l'on emploie des huiles pénétrant dans les chairs. Les pommades ont pour base diverses matières oléagineuses, telles que les huiles de coco, de palme, d'arachides, et une espèce de beurre nommé *cé*, tiré d'un arbre de la côte occidentale. Aromatisés au moyen d'herbes ou de bois indigènes, ces ingrédients sont d'une telle force que leurs émanations suffisent pour annoncer au voyageur l'approche des habitations. Le grand genre est de s'oindre d'une espèce de pommade parfumée dont on pose un morceau sur sa tête et qui y fond en coulant sur tout le corps.

Citons encore un procédé général: tous pratiquent, en s'attaquant à l'ivoire éclatant de leurs dents, un passage pour l'air dans la partie médiane de leur mâchoire, les uns en enlevant une incisive en haut et une en bas, le plus grand nombre en taillant, en un angle plus ou moins ouvert formant un vide triangulaire, les deux incisives en regard, soit de la partie supérieure, ce qui est le plus fréquent, soit de la partie inférieure. C'est encore un des signes originaires dont le mode leur permet de se reconnaître entre eux. Les femmes s'évident plus que les hommes le tranchant des incisives médianes; peut-être y a-t-il dans ce procédé, dont beaucoup de Nègres usent aussi, une précaution hygiénique dont la raison nous échappe.

L'arrangement des cheveux est très varié; c'est une affaire de goût personnel pour les deux sexes; il est rare de voir deux coiffures pareilles. Les uns coupent leur chevelure avec une espèce de ciseaux, n'en laissant au sommet qu'une grosse touffe, liée et reliée par de petits morceaux de bois souple pour lui donner la forme conique d'un pain de sucre sans pointe; quelques-uns conservent des touffes de côté passées dans des morceaux de cuivre percés, de la grandeur d'un bouton ordinaire. D'autres ne conservent de leurs cheveux que ce qu'il en faut pour former sur le sommet de la tête une grande touffe, à laquelle ils suspendent une queue ou une vessie de lièvre, gonflée, ou la peau de quelque petit animal; ou bien encore ils s'attachent de chaque côté de la tête des plumes de grue de Numidie. Chez les Mâunyanyas, les cheveux sont dressés: on dirait que des crins de queue d'éléphant garnissent le tour de la tête. Ailleurs, les hommes rasent le dessus de leur tête, et divisent le reste de la chevelure en d'innombrables tresses allongées avec de fines lanières de feutre d'écorce, descendant quelquefois jusqu'au bas de la taille; on réunit ces tresses en voyage de manière à former une queue. Certains élégants, désireux d'assurer largement l'onction parfumée de la tête, ont tous les cheveux coupés ras; ceux-là portent dans les grands jours une perruque qui n'est qu'un assemblage de cordelettes. Parmi les tribus sanguinaires qui parcourent le pays, faisant tout fuir à la seule vue de leurs boucliers, les meurtres commis de sang-froid sont extrêmement nombreux. Des hommes tuent quelqu'un pour lui dérober une plume de perroquet et la mettre à leur chevelure. (Livingstone.) Une des coutumes des Manyémas veut qu'on ne porte la dépouille du chat musqué que lorsqu'on a tué quelqu'un.

La même variété se rencontre dans les coiffures féminines. Dans l'Oudjidji, selon Cameron, la plupart des femmes laissent croître leur chevelure et l'abandonnent à sa frisure naturelle; elle leur sert de pelote où sont fourrés



AFRIQUE

AFRICA

AFRIKA



IMP FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Lestel lith.

le couteau, la pipe, les menus objets ayant tige ou pointe. D'autres divisent la laine de leur chevelure en tresses nombreuses dont les nattes sont appliquées sur la tête, ou bien elles la séparent en grandes nattes formant des coussinets que l'on bourre avec des fibres d'écorce; cet arrangement nécessite plusieurs jours de travail, mais la coiffure demeure intacte six mois et plus. Il y en a qui ne conservent qu'une petite partie de leur chevelure sur l'occiput, en forme de croissant. Sur un autre point, au village d'Hara, près du Lofou, les femmes ont la tête rasée jusqu'au sommet, comme les hommes; l'espace dénudé va en se rétrécissant à mesure qu'il s'élève, et par derrière la chevelure forme une dizaine de rouleaux. Ces mêmes femmes frottent leurs cheveux avec du *nkola* ce qui les rend complètement rouges. Ce mode de teinture est très en vogue et répandu en beaucoup d'endroits. Dans l'île de Kaouenneya, au village de Kitata, les habitants, misérablement vêtus de peau de bête, de feutre d'écorce, ou de cotonnade grossière, portent une chevelure enduite de pommade de terre rouge et d'huile qui lui donne l'air d'avoir été trempée dans du sang. La teinture d'ailleurs ne s'arrête pas là, comme on le verra tout à l'heure, et on rase souvent un peu de la chevelure pour hausser le front et faire de la place à des peintures sur le derme. Celles qui peuvent se donner ce luxe portent un large bandeau de perles de couleur autour de la tête. Quelquefois les cheveux sont rasés au-dessous du bandeau, conservés au-dessus et taillés en brosse d'une certaine hauteur, ce qui produit l'effet d'une fourrure. Les femmes de Makololos se coupent simplement les cheveux à *la malcontent*.

La toilette du corps se complète par les précautions épilatoires qui s'étendent à toutes les parties du corps sauf les aisselles (les sourcils des hommes, comme ceux des femmes, sont eux-mêmes rasés) et par les peintures qui recouvrent les tatouages, lorsque, par exemple, tout le corps, comme le visage, est enduit, plâtré du blanc des fiançailles, comme cela se pratique en certains endroits. En dehors de la détrempe ocreuse dont nous avons parlé, on ajoute encore des repeints noirs, bleus, d'un rouge vif, offrant toutes sortes de figures, au front, au visage, sur les diverses parties du corps. Enfin, on emploie le kohl pour l'agrandissement des yeux et l'on se farde le visage.

Quant aux pièces du costume, elles sont restreintes.

Le principal habillement des Cafres consiste en un manteau de peau dont le côté garni de poil est tourné en dedans et dont la forme varie suivant le sexe. Le manteau d'homme n'a précisément qu'autant de largeur qu'il en faut pour pouvoir se fermer par devant. Il descend, en général, au gras de la jambe et se ferme avec une courroie sur la poitrine. Un coin de manteau forme autour du cou une espèce de collet renversé, qui remonte sur la nuque et la couvre entièrement. On tient le manteau fermé sur la poitrine lorsqu'il fait froid ou humide; lorsque le temps est doux, on le laisse ouvert, le ventre et les jambes restant nus; s'il fait chaud, on s'en dépouille tout à fait. En voyage, il est suspendu à un bâton porté sur l'épaule. On trouve moins communément des hommes vêtus d'une espèce de scapulaire (n° 7) ou d'une blouse qui descend depuis la poitrine jusque sur les cuisses. Ceux qui ne peuvent avoir de peau emploient la cotonnade et même le feutre d'écorce. Les chefs ou leurs favoris sont les seuls qui s'habillent de peaux de léopards, tous ceux que l'on tue leur appartenant. Les manteaux des femmes sont de forme à peu près circulaire; ils sont longs et assez amples pour couvrir entièrement le corps. Le long du dos, et attaché par le haut, pend jusqu'au bas un revers coupé dans sa longueur, par bandes d'environ 2 pouces de large, cousues ensemble. Ce revers, qui couvre les épaules et les bras, est fait de peaux entières de chats sauvages. Ces peaux, nouées à des courroies, auxquelles sont enfilés des anneaux, servent à essuyer la sueur du visage. Derrière l'épaule gauche, et à côté de la peau du chat, pend à une autre courroie, une petite écaille de tortue, contenant de la poudre d'ocre rouge, et fermée d'un chiffon de peau tendre, qui sert en même temps à se farder. Inutile de dire que c'est là le manteau d'une grande dame. Le manteau ordinaire enveloppe habituellement le corps de manière que l'un des bouts rentre sous l'autre, sans qu'il soit nécessaire de l'attacher autrement. Il couvre ainsi le sein à moins qu'on n'aime mieux le faire passer dessous. Quand ceci a lieu, les femmes portent par dessous la gorge un voile en bandelette assez large, fait de membranes de bœuf, attaché derrière le dos (voir n° 10), voile qu'elles ornent de grains de verre de différentes couleurs; c'est une variante du lien du sein *stêthodesme* et *fascia pectoralis* des Grecques et des Romaines, ayant le même but : la conservation. Il n'y a guère que les très jeunes filles ou les femmes âgées qui aillent la gorge découverte; cette nudité ne cause aucun scandale. Enfin, les parties sexuelles sont cachées plus ou moins amplement chez les hommes à l'aide d'un petit sac de peau, appelé le *chakal*, et fait généralement de la membrane qui enveloppe les intestins des animaux, ou par une jupe, ou bien au moyen de petits tabliers de grandeur inégale, l'un par derrière, l'autre par devant, composés d'une masse de coquilles en rondelles enfilées laissant les hanches à découvert (voir n° 3). Ces divers appareils sont soutenus par une ceinture en cordelette, souvent renforcée de fils de laiton, maintenue par les hanches et lâche par devant. Dans le Manyéma, le tablier est en cuir d'antilope; il a 8 pouces de large et descend aux genoux.

Les femmes suspendent également la draperie, le pagne, qui leur sert de jupe à une ceinture de même genre,

et y ajoutent un ou deux tabliers d'inégale longueur. Le petit tablier, porté communément seul, est l'objet de soins particuliers; il est souvent orné de perles et de cauris (petit coquillage qui sert aussi de monnaie) et brodé avec soin. Lorsqu'elles vont pêcher ou travailler à la terre (car ce sont elles qui ont le labour), elles quittent ce tablier de peur de le gâter et le remplacent par des feuillages. Passé le Zambèze, chez les Nassickais, il existe une mode des plus singulières concernant cette partie du vêtement féminin : il n'y a pas de jupe; le petit tablier de devant, fort exigü, placé bas, est conservé; celui de l'arrière, relié à la ceinture par une cordelette descendant des côtés, n'apparaît postérieurement qu'à la naissance des cuisses, laissant tout le reste à découvert. Les coquettes de ces parages apprécient fort, dit-on, le haut goût de cet ajustement, par trop élémentaire. Cameron donne la description suivante des deux tabliers d'une femme de condition supérieure : « Un rang de ces grosses perles opalines nommées *sinnogo-mazzis* lui serre la taille, et une torsade de fils « de grains de verre d'un rouge sombre soutient les deux tabliers qui l'habillent. Les plus petit des deux celui de « devant, est en peau de léopard, l'autre est un tissu d'herbe frangé de grains de verre formant un dessin ré- « gulier. » Ces derniers tabliers, s'ils ne couvrent pas les hanches, cachent le reste, bien entendu. Quand on n'a pas de peau ouvrée, on se sert de cotonnade.

On peut encore comprendre dans les objets d'habillement les bandelettes de cuir enroulées aux jambes (voir n° 8), ainsi que les nombreux anneaux que l'on y accumule et qui sont des préservatifs contre les serpents; enfin les sandales portées pour les longues marches et les parties de chasse. Ces chaussures consistent en semelles de peau de bœuf attachées par des courroies qui passent autour du cou-de-pied et du gros orteil, ou en une seule pièce de peau qui couvre le dessus du pied tout entier à l'exception des orteils.

Les armes des hommes sont la zagaïe, la massue dont ils se servent avec beaucoup de dextérité, et un bouclier en peau. Ils se servent en certains cas d'armes empoisonnées. Chacun porte au cou, dans sa gaine, un couteau à manche de buis ou d'ivoire, dont la lame ronde par le bout est affilée des deux côtés. Ils y portent tous aussi, au bout d'une ficelle, un sifflet de corne d'antilope, instrument nécessaire aux chasseurs et non moins utile aux bandits. Les hommes comme les femmes portent des colliers, des bracelets d'avant et d'arrière-bras, des anneaux de jambes. Parfois ils les accumulent en si grande quantité que Lichtenstein, dans ses *Archives ethnographiques*, dit en avoir compté soixante-douze sur les bras d'une femme. Les Beschouanas confectionnent les leurs avec beaucoup d'art; ils les font avec un nerf de queue de girafe enveloppé d'un fil de cuivre extrêmement fin; d'autres se contentent d'anneaux de jambes fabriqués avec de l'herbe, et de bracelets de fibres de dattier sauvage habilement tressées ou tordues; mais nul ne saurait s'en passer. Ceux qui le peuvent portent aux chevilles des anneaux de fer poli, et aux bras, des anneaux de cuivre et d'ivoire. Dans l'Ougara occidental à Liouhoua, où se trouve une race virile et guerrière, la parure de la jambe consiste en franges de poils de chèvre, l'entourant depuis le jarret jusqu'à la cheville. A l'une et à l'autre jambe, les dandys suspendent de petites clochettes qu'ils font résonner en marchant, de manière à faire valoir leur parure.

Les colliers sont faits de grains de verre de diverses couleurs, de corail, de coquillages de chaînes de cuivre. Autour du cou des hommes, il s'en rencontre ayant des dents et des griffes de lion ou de léopard. Les femmes de haute condition portent des quantités de beaux grains de verre enfilés sur des crins d'éléphant. Elles se mettent aussi des anneaux aux mains et aux orteils.

Beaucoup de Cafres des deux sexes ont le lobe de l'oreille largement fendu. Livingstone en parlant de la reine Moéri, dont la figure agréable l'avait vivement frappé, et de laquelle il dit qu'elle riait des lèvres, des yeux et des joues, a remarqué que le cartilage de la pointe de son nez légèrement aquilin était percé. C'est aussi un usage fréquent. Nous nous occuperons spécialement des bijoux auxquels ces ouvertures sont destinées et dont la verroterie et le fil métallique constituent les principaux éléments.

Terminons en disant qu'on laisse les enfants absolument nus jusqu'à ce qu'ils commencent à marcher; qu'alors et seulement par les mauvais temps, on les revêt d'un manteau de peau d'antilope, et que les filles seules ne se dépouillent jamais, même dans l'âge le plus tendre, du tablier dont il a été parlé. A neuf ou dix ans, elles reçoivent de leurs grandes parentes de vieux bonnets, jusqu'à ce qu'elles puissent obtenir de quelqu'autre de leurs proches une peau d'antilope qui leur permette de s'en faire des neufs.

Tout le mode fume dans la pipe de bois le tabac mélangé de plantes du cru. C'est un usage général, mais la passion pour l'ivresse que le tabac procure est encore plus vive chez les hommes que chez les femmes.

(Documents provenant du musée anthropologique de Paris; collection Verreaux.)